

LA CULTURE EN QUESTION

CONCLUSIONS

Dans ses quatre derniers numéros, « 21-27 » a publié, sur le titre « La Culture en question », un certain nombre de témoignages... mais, sur un tel sujet, quelques phrases, quelques penseurs, quelques opinions, une étude en pointillé, est-ce suffisant ? Nous avons d'ailleurs cherché plus à poser un problème qu'à le résoudre. Parce qu'il n'est pas possible, d'apporter les éléments décisifs, une vérité définitive, un jugement sans appel ; ou de conclure par une liste d'auteurs à étudier et de voies à suivre contre une « nécrologie de valeurs mortes ». Pourtant, si trouble que soit le problème, et si insuffisante qu'en soit l'étude, nous pensons avoir mis en évidence quelques données prospectives essentielles.

La synthèse que nous en publions, les deux lettres de lecteurs qui en sont le commentaire nécessaire ne constituent pas un point final.

Lorsque nous avons ouvert ce dossier, nous étions partis d'un postulat simple et qui nous paraissait évident : c'est que par rapport aux profonds changements qui ont marqué nos sociétés depuis une trentaine d'années, les schémas culturels étaient restés généralement stables, pour ne pas dire stagnants ; et que la variation du niveau culturel lui-même n'avait pas atteint ce que le progrès des techniques et l'évolution sociale permettaient d'espérer. Ce constat nous semblait mettre en question sinon la définition de la culture ou de son adaptation à notre époque, du moins son enseignement et sa diffusion. Nous

LA CULTURE EN QUESTION

nous proposons alors de chercher à déterminer des valeurs, ou plutôt des repères culturels, spécifiques du monde dans lequel nous vivons, aujourd'hui.

UN REFUS DE POSER LE PROBLEME

Or, il est apparu que, si l'on excepte Sartre et Adamov, la plupart de nos interlocuteurs ont refusé de poser la question en ces termes. Soit qu'ils restent trop attachés à leur conception traditionnelle de la culture pour penser la remettre en question; soit qu'ils jugent que le mouvement culturel actuel est justement destructeur de culture, donc qu'il convient de s'en écarter; soit encore qu'ils trouvent dans la pluralité des modes culturels possibles, une variété suffisante pour ne pas intervenir.

Nous sommes donc amenés à poser le problème différemment. Par exemple, à tenter de résoudre la contradiction suivante : extérieurement, il semblerait y avoir convergence dans l'évolution des différents supports culturels vers ce que nous pourrions appeler « une culture à la portée de tous ». Évolution des techniques d'abord avec l'apparition de nouveaux moyens d'expression (cinéma, radio, télévision) et l'élargissement des possibilités de diffusion (presse, disques, reproductions de tableaux...); évolution économique aussi (livres de poche, clubs de disques, prix des places de théâtre) enfin évolution sociale (affirmation incontestée du droit de chacun à la culture et de la nécessité de démocratiser l'enseignement).

Extérieurement encore, les résultats paraissent positifs : « 500.000 exemplaires vendus de « Vol de Nuit » et de « La Peste » ; « la connaissance musicale d'un discophile averti est plus élevée que celle d'un spécialiste du temps de Romain Rolland », « le T.N.P. ne désemplit pas »...

Pourtant, certains font des réserves quant à la « valeur » de cette culture ; la refusent (il y a un fossé extrêmement profond entre qualité et quantité : Jean Cau) ou la condamnent (la culture est morte : Henri Lefebvre). Même si ce pessimisme est discutable, il n'en reste pas moins que le niveau culturel aussi élevé qu'il soit, n'a pas fait le même saut que les « possibilités culturelles ». Pourquoi ?

LES MUTATIONS IRREVERSIBLES

Une première remarque : la critique qui est faite généralement de la culture aujourd'hui procède d'une comparaison avec des habitudes, des conceptions, des modèles anciens, plutôt que de la volonté de juger cette évolution en l'intégrant dans le mouvement actuel de la société. Plus précisément, il s'est produit un certain nombre de mutations irréversibles qui font que le problème se pose maintenant, aussi en termes quantitatifs. Il est absurde et inutile de les refuser : elles sont. Il s'agit seulement de savoir si nous pourrions déterminer un nouvel humanisme à la mesure de ce mouvement ou si nous continue-

LA CULTURE EN QUESTION

rons à lui opposer des valeurs décaties et à rechercher contre lui des aires individuelles de retraite culturelle. Ceci admis, il n'en reste pas moins que, quel que soit son contenu, sa forme, une culture ne prend de signification qu'assimilée, intégrée, transformée ; c'est-à-dire lorsqu'elle participe d'une expérience vécue : quelque chose d'extérieur, de passivement reçu, quelque chose qui n'a pas eu ou qui ne peut avoir de résonances dans les préoccupations de l'individu ne saurait constituer un apport culturel réel. De même, s'il y a une aliénation de la personne par la culture, si cet apport n'est pas utilisé pour une action, pour la transformation d'une pensée, pour l'organisation d'un jugement, mais est simplement « consommée ». La critique que nous pouvons faire à la diffusion de la culture dans notre société c'est de ne pas chercher à provoquer chez les gens cette participation active mais, à tous les niveaux, de les laisser se satisfaire d'une réception passive.

Oui, mais même si cette passivité est l'aspect négatif de l'évolution de la culture actuelle, il est difficile de lui donner la même signification, quel que soit le niveau culturel qu'elle recouvre ; et surtout d'en rendre responsables les moyens audio-visuels d'information, ou les mass-media, ce qui est pourtant un lieu commun aujourd'hui.

PAS DE DIFFUSION CULTURELLE

Il faut d'abord constater que pour la grande majorité, il n'y a pas en fait de diffusion culturelle réelle ; plus précisément qu'il est faux de prétendre que la « masse maintenant a accès à la culture ». Si nous nous en tenons à des œuvres universellement admises, dont la seule connaissance constitue un apport culturel probable, il existe une non introduction élémentaire à la possibilité de les assimiler... lorsqu'il n'y a pas un minimum de formation préalable, il demeure entre cette culture et l'individu une barrière pratiquement infranchissable, quel que soit par la suite le prix d'un livre de qualité. D'autre part, la plupart des gens sont rendus incapables par le temps de loisir qui leur reste après leur travail, dans la forme de logement où ils vivent, de sortir de cette passivité. Ils préfèrent s'abandonner à la télévision plutôt que de faire un nouvel effort : celui de choisir un livre, de chercher à le déchiffrer. C'est ce que nous pourrions appeler la composante sociologique de cette passivité. Inversement, l'équilibre entre les préoccupations immédiates, et la volonté de s'ouvrir à autre chose se réalise alors différemment que par la lecture ou la visite d'un musée. Au niveau du travail, de la technique, de l'engagement syndical ou politique se crée une culture (d'ailleurs non disjointe de la culture intellectuelle qui est notre référence habituelle) qui conduit à un humanisme au moins aussi réel que celui d'un esthète. La culture intellectuelle en est le dépassement, l'approfondissement, l'universalisation. C'est en cela qu'elle est nécessaire. Et si elle est souvent insuffisante, c'est sans doute qu'à côté des données, disons sociologiques, il existe des raisons plus proprement culturelles, qui tiennent à la fois à la forme et au contenu de la culture diffuse. Pour représen-

LA CULTURE EN QUESTION

dre ce que nous disait Jean-Paul Sartre le sens de la culture, c'est une homogénéité entre l'individu producteur de culture et un public qui peut conditionner, comprendre, juger. Il y a donc fatalement passivité lorsqu'un public n'est pas en situation de conditionner, de comprendre ou de juger. L'étude que l'on peut faire de la diffusion culturelle impose alors de ne pas séparer la passivité qu'elle accepte ou qu'elle provoque, de celle induite par les valeurs qu'elle propose.

Ainsi, même si le terme de culture bourgeoise est ambigu, il traduit malgré tout le fait que dans notre société l'expression culturelle est celle d'une minorité pour une minorité, et il est probable que cet état de chose contribue à l'isoler d'une large partie du public populaire.

L'inadéquation des formes culturelles à la situation créée par la transformation de la société contemporaine apparaît le plus nettement au niveau de l'université, même si on ne considère pas les conditions matérielles d'étude ou les inégalités sociales du recrutement, les structures ne correspondent pas aux nécessités modernes.

L'UNIVERSITE EST MORTE

Son rôle de préparation, d'introduction à la culture est fondamental ; pourtant elle habitue l'étudiant à une réceptivité passive, à une vision partielle stratifiée, dogmatique des valeurs culturelles qui ne tient pas compte de leur évolution ; et cette attitude se retrouve et se maintient par la suite... L'enseignement apparaît ainsi doublement inadapté dans son contenu et dans ses méthodes. Ne serait-ce que dans la mesure où il nous installe dans une notion de la culture absolument intellectuelle en l'isolant d'un ensemble de connaissances, la technologie par exemple, qui ont pourtant aujourd'hui une part culturelle évidente ; ne serait-ce encore qu'en se coupant des mouvements extérieurs, il établit entre les spécialistes des cloisons étanches, et une absence à peu près totale de langage commun ; mais surtout parce qu'il ne constitue pas une ouverture réelle et efficace vers la participation, la critique, la recherche ou la création, c'est-à-dire les seuls aspects vivants de la culture.

Il est certain que dans le contexte actuel, les stratifications, les habitudes sociales ne permettent pas une pénétration réelle de la culture, et que le premier problème demeure d'assurer son accessibilité, en particulier à l'université et à l'école par la démocratisation et l'efficacité de l'enseignement. Mais il semble d'autre part qu'il est illusoire d'envisager une évolution profonde de l'attitude du public sans un renouvellement des formes culturelles, même si certains aspects de cette actualisation restent encore mal définis. Les crises, les insuffisances de la culture actuelle ne sont pas liées intrinsèquement à ses moyens de diffusion ou à la civilisation industrielle ; elles sont provoquées par la stagnation de son infrastructure.

Esthétiques, techniques, formelles, politiques, métaphysiques, ministérielles, économiques ou sociales, la nature de ces transformations reste à préciser, mais non leur nécessité.

COURRIER DES LECTEURS

SE CULTIVER C'EST COMPRENDRE

Il me semble que la culture est avant tout une « prise de conscience », un jugement de réalités avant d'être un jugement de valeurs.

En général, l'homme véritablement cultivé n'est pas celui qui « fait la culture » parce qu'il prend position, parce qu'il ne peut s'empêcher de juger, parce qu'il ne peut s'empêcher d'attacher plus ou moins d'importance à telle chose ou à telle autre et de vouloir communiquer ces choses à la masse.

Ainsi, quand J.-J. M. commence, à propos de « ségrégation culturelle », disant : « Dans le dernier numéro, seule l'interview de M. Lévi-Strauss apporte des éléments de réflexion, etc. », il me semble qu'il ne met pas « le doigt sur la culture », lui. Pourtant, je suis tout à fait d'accord avec tout ce que J.-J. M. raconte par la suite dans sa prose. Ainsi, quand M. Henri Lefebvre affirme : « La culture est morte », je ne suis pas d'accord non plus. Et pourtant M. Henri Lefebvre dit des choses intéressantes par la suite...

Quand M. Jean-Paul Sartre dit « le marxisme n'est pas une culture », je lui pose la question : « Qu'est-ce que vous en savez ? » Et pourtant M. Jean-Paul Sartre écrit des choses intéressantes par la suite.

Quand M. François Mauriac, quand M. Jean Cau, quand M. Claude Roy, quand M. Claude Lévi-Strauss, quand M. Arthur Adamov affirment cela, disent ceci, prétendent le contraire, je ne suis pas toujours d'accord, je le suis quelquefois, quelquefois je le suis plus ou moins, plutôt plus que moins ou plutôt moins que plus, quelquefois je ne le suis pas du tout, pas du tout d'accord. Du tout, du tout.

Mais il me semble que la véritable culture, c'est cela. C'est admettre tout ce qui se dit, tout ce qui se voit, tout ce qui se fait, tout ce qui se sent, comme des réalités, puisque ces choses là existent. Admettre tout cela objectivement, c'est se cultiver. Connaître le monde, c'est se cultiver. Mais oui, après tout, M. Henri Lefebvre, l'homme cultivé, c'est l'homme passif, insensible, qui regarde simplement les

LA CULTURE EN QUESTION

LA CULTURE EN QUESTION

choses qui se déroulent autour de lui, avec assez de lucidité, d'objectivité, de détachement, pour comprendre. Car se cultiver c'est comprendre. Comprendre l'homme à travers le livre qu'il écrit, à travers sa peinture, sa musique. Comprendre l'homme à travers la vie qu'il mène ou qu'il subit.

La culture relève plus de la psychologie que des sens.

La culture n'est pas morte, la culture n'a pas de qualité invariante ou peut-être pas de qualité du tout. La culture est le reflet de la vie ; l'image réaliste de la vie, qu'elle donne aux hommes.

Alors quand tous les hommes auront « pris conscience » de leur état objectivement, ils se seront cultivés. Quand on leur aura donné tous les moyens de se cultiver, de se regarder dans le miroir de la vérité, ils pourront peut-être choisir un autre destin, leur destin,

P.B. MATHS, CAEN.

LA CULTURE ENTRE DEUX CHAISES ?

Sans méconnaître l'importance et sans doute aussi sans certaines de ses manifestations, l'originalité de la production commerciale dans le domaine dit « culturel » et des moyens mis en œuvre par elle, en vue d'une consommation plus massive des produits de la culture sur le marché, n'enfermons pas cette dernière dans le cercle, si imposant soit-il et si contraignant soit-il, des techniques de la publicité, de distribution sur les marchés, de la logique de l'offre et de la demande. Elargissons notre appréciation de la culture. Essayons.

Nous distinguerons tout d'abord consommation et assimilation : c'est se méprendre quelque peu sur sa véritable nature d'« aliment » et d'acte que de voir dans la « culture » une manifestation analogue, en cet animal qu'est l'homme, au phénomène alimentaire pur et simple.

En matière, de culture, il n'y a pas d'assimilation réflexe. Contrairement au mécanisme de la digestion gastrique, l'assimilation dont nous parlons se fait, doit se faire activement, avec la participation consciente du sujet. Sans conscience — de soi et de la réa-

lité — par suite, sans douleur, l'acte de se cultiver est un nonsens. On sait qu'au contraire cet acte est indissociablement lié dans l'esprit du sujet à la réflexion et à la connaissance.

Qu'en est-il de l'appétit de culture ? L'examen de notre économie culturelle nous détermine artificiellement une faim de loup sans lendemain ; voilà un appétit, en quelque sorte, contraint par les divers apéritifs de la « culture ».

Manifestations d'appétit, certes ; de culture à vrai dire, point : mécanique culturelle, ou gestuelle culturelle, dirons-nous ; « le livre de poche », « la télé auprès de la table où la famille mange », l'acte est devenu geste : des yeux à la poche ou au sac à main ; de la bouche aux yeux via la télé et vice versa. Mais de conscience, d'acte culturel, point.

L'appétit a supprimé la faim, en même temps qu'il en effaçait les affres, en même temps qu'il en précipitait le soulagement ou qu'il se substituait à elle ! L'homme croit être rassasié — il est en vérité berné, frustré.

Remèdes pires que le mai ! Faux appétits, appétits inventés, provoqués, habitudes culturelles, sont pires que la faim, la « soif » de culture ! La vraie faim culturelle, celle dont les affres commencent avec l'analphabetisme des uns et continuent avec l'abrutissement ou le loisir organisé des autres.

Dans les deux cas, il y a souffrance d'inculture. Il y a *passion* d'inculture ; et cela est aussi éprouvant pour l'homme que la fatalité tragique : cela est vécu par lui comme un destin.

Notre temps souffre de cette passion — douleur subie — à double face. Le monde, pouvons-nous constater, s'est comme partagé cette double plaie, suivant le caprice de l'abondance et la rigueur des latitudes : la faim de ceux qui ne mangent pas et qui ne savent ni lire ni écrire. La faim de ceux qui mangent et sont les yeux ouverts, dormants devant l'appareil de télévision ou vont hébétés, suivant le rythme accéléré d'un car fou, la gesticulation du guide agréé par l'agence de voyage.

Chez les premiers, la conscience de soi est liée dans le silence et

tout entière réfugiée dans l'être immédiat, dans la muette concentration de l'esprit, dans le regard et le cri. Il n'y a pas de sens au-delà de la parole dite, au-delà de la bouche ; la parole ne peut s'élaner sans le langage, et la conscience de soi se voit refuser l'entrée dans la mémoire, l'histoire. Chez les seconds, la conscience de soi connaît le langage : elle est présente avec son passé, sa mémoire : elle se complait même dans cette mémoire et savoure son histoire.

A ces niveaux d'inculture, la culture apparaît comme l'essentiel de l'homme : le tout de l'homme, la personne humaine tout entière, sociale, individuelle, historique ; son intérieur totalement, jusqu'aux profondeurs les plus invisibles, par lesquelles l'homme touche au sol de la dignité et du sens — ou le perd.

A ces niveaux d'inculture, la culture apparaît comme la « question » qui engage au plus haut point notre responsabilité — individuelle et collective — et qui sollicite de notre part l'engagement, l'action la plus vive et la plus consciente. Elle va de la mise en question, de la critique des techniques et des produits culturels proposés quotidiennement au théâtre, au cinéma, dans la librairie, à l'Université ; de la campagne d'alphabétisation, au mot à mot, à l'étude en commun, à la confrontation en groupe de nos informations et expériences...

L'éventail est large, mais la tâche, à quelque niveau qu'on la prenne, et quelque limitée que soit son ambition et son champ d'action, a la même significa-

tion : à tous les niveaux d'absence ou de dépérissement du sens, il s'agit de rabouter les liens défaits, de recomposer les trames perturbées, de refilet l'écheveau délaissé — que ce soit ici ou là, que le contexte soit tel ou tel, il s'agit de donner à la conscience le moyen, au départ de son histoire, ou au cours de son histoire, de faire l'unité d'elle-même dans sa présence au monde, socialement, historiquement, intérieurement.

En somme, nous entendons ici la culture comme la manifestation de l'unité de l'homme. Cet homme « cultivé » nous ne le voyons pas dans une tour d'ivoire. Nous le voyons travaillant ; homme mûr ou étudiant, et trouvant l'unité dans ce travail.

Il y a à cela une condition : ce travail doit être la source d'un avoir. Cet avoir (matériel et intérieur) fait l'homme. Plus précisément, ce travail doit tendre à la perfection du loisir, c'est-à-dire à la culture : moments où l'homme se reprend lui-même, se connaît et se reconnaît.

Il n'est pas nécessaire de dire combien ces moments sont rares — voire inconnus. Il faut par conséquent que l'action culturelle soit une action permanente pour la transformation du travail — et premièrement des conditions de travail.

L'engagement de l'homme dans son travail est nécessaire, afin que le travail soit transformation. C'est le fruit de cette transformation qui est formation de l'homme, incarnation de tout l'homme, que nous appelons culture.

P. DANIEL

21/27 L'Etudiant de France
N° 7 – Spécial – Avril 1964
Pages 19 à 23

